

Depuis 2010, le capital vieillesse des Suisses a fondu de 10% en moyenne

Deuxième pilier Les rentes ne cessent de diminuer pour s'adapter à l'allongement de l'espérance de vie.

Les lettres des caisses de pension se suivent et se ressemblent. Les unes après les autres, elles annoncent aux travailleurs suisses la même mauvaise nouvelle: la rente qu'ils toucheront lorsqu'ils seront à la retraite va encore

diminuer. Au fil des années, c'est un véritable pactole qui a échappé aux Suisses. Les chiffres donnent le vertige: depuis 2010, le capital vieillesse a fondu de 10% en moyenne. Avec des cas extrêmes jusqu'à 20%! Avec l'al-

longement de l'espérance de vie, le phénomène s'accroît: le taux moyen de conversion, pour 2017, friserait les 5,6%. «Il faut que cela s'arrête! Le 2e pilier est en danger de démantèlement si l'on descend au-dessous de 5%

Le point fort
La caisse de l'Etat de Genève a besoin de 4 à 5 milliards de francs.

comme le font déjà certaines caisses», prévient le syndicaliste Aldo Ferrari. Le plan 2020 sur les retraites permettra d'atténuer la chute avec une revalorisation de 70 fr. par mois de l'AVS... Cela suffira-t-il? **Page 3**

Avec les magazines Femina et Teletop

F

LECTION FRANÇAISE

Télétop

LECTION FRANÇAISE

Suisse Quelque 600 personnes ont marché «pour la science» hier à Genève **6**

Monde L'écrivain Pascal Bruckner: «Daech vote pour la guerre civile et donc pour Le Pen» **10**

Sports L'équipe de Suisse de Fed Cup est tenue en échec en Biélorussie **39**

Le Mag Spécial polar! Les pros du crime dégagent leur plume à l'approche du Salon du livre **45**

Abricots Xavier Moret a lutté contre le gel **Pages 11 et 12**



Toute la semaine, il a lutté jour et nuit pour sauver son revenu de l'année. Notre reportage. Darrin Vanselow



Reuters/Thomas Hodel

En votation, Doris Leuthard est une machine à gagner

Stratégie énergétique Faute d'argent, les partisans du projet attendent le dernier mois pour faire campagne. Du coup, jusqu'ici, Doris Leuthard a été seule sur le devant de la scène. Et cela suffit puisque les sondages lui prédisent un oui massif le 21 mai prochain. Dans ce cas, la ministre pourrait fêter sa quatorzième victoire populaire... pour deux défaites. **Page 7**

Une médiatrice est prévenue de traite d'êtres humains

Fribourg L'histoire est incroyable. Une Roumaine, la trentaine, médiatrice au sein de l'association Grisélidis Fribourg (qui soutient et défend les travailleuses du sexe), est en détention provisoire, prévenue de traite d'êtres humains, encouragement à la prostitution et blanchiment d'argent. À l'association, ses collègues ne cachent pas leur incompréhension. **Page 4**

La météo

Jura 2° 10°

Plateau 5° 15°

Alpes 2° 11°

Voir notre météo complète en **page 32**

Le duo Maillard et Broulis ensable la campagne électorale

Vaud La campagne 2017 pour le Conseil d'Etat - le premier tour a lieu le 30 avril - est amorphe. Les candidats des deux grandes coalitions minaudent et se passent les plats. Cette absence de débat énerve des élus. Ces derniers pointent le style de gouvernance des ténors du Conseil d'Etat: Pascal Broulis (PLR) et Pierre-Yves Maillard (PS). **Page 5**

Contrôle qualité

Acteurs

Le Matin Dimanche | 23 avril 2017



Ma semaine Miss Suisse 2008, Whitney Toyloy court les 10 km de Lausanne. Elle raconte ses derniers jours d'entraînement.

14

Lionel Flusin

Toute la semaine, il a lutté jour et nuit pour sauver son revenu de l'année

Arboriculture Xavier Moret n'avait jamais vu ça, ces nappes de froid recouvrir ses cultures. Contre le gel, c'est une vraie bataille qu'a menée ce cultivateur de fruits à Martigny. Nous avons vécu une nuit de lutte avec lui.

Texte **Lucien Christen**
lucien.christen@lematindimanche.ch
Photos **Darrin Vanselow**

Xavier Moret possède 60 hectares de culture fruitière à Martigny. Il a passé la semaine à les protéger du froid.

Il est 1 heure du matin, vendredi, et la sonnerie de l'alerte SMS est pénible. La sonde du lieu-dit Le Capiro, près de Martigny (VS), signale une chute de température. On vient de passer sous la barre du 1 degré. Xavier Moret quitte la tiédeur de sa couette, saute dans un jeans, puis dans son 4x4. Les yeux encore plissés, il sillonne les routes étroites qui séparent les hectares de vergers. Tout se ressemble, surtout la nuit. Mais il file. Presque instinctivement, sans doute guidé par la mémoire musculaire de ces coups de volant précis qu'il donne depuis quarante ans. L'arboriculteur part en «intervention rapide» pour la troisième nuit d'affilée. Un coup d'œil sur l'application météo. «Ça va tomber. Il faut qu'on soit prêt.» Il parle des degrés, évidemment. Le 4x4 quitte la route. Xavier Moret accélère et les branches d'abricotiers sifflent à quelques centimètres de la fenêtre. En plein cœur des plantations, la «lutte» commence. C'est comme ça que les cultivateurs nomment le combat minuté qu'ils livrent chaque année contre les assauts glacés de la nature. Leurs armes? Le canon à gaz, les systèmes d'arrosage et les chauffettes en paraffine. Cette dernière lutte de l'année sera décisive. Les fruits ont une semaine d'avance sur leur développement saisonnier. Et les températures ont été inhabituellement froides. La récolte annuelle est menacée.

Mécanisme et botanique

À peine descendu de sa voiture, Xavier Moret s'accroupit et passe ses doigts dans l'herbe, au pied des arbres fruitiers. Le directeur de l'entreprise fruitière Georges Moret & Fils, de Martigny, cherche les premiers signes du gel. «Elle est un peu cartonnée, il va falloir qu'on mette en marche.» Il jette un regard en direction du système d'arrosage, qui devrait empêcher les jeunes fruits d'être «grillés» par le froid. «Je commence toujours par m'occuper des abricots, car ils sont plus sensibles que les pommes ou les poi...» Le directeur est interrompu par un SMS, une seconde alerte météo: -0,4 degré, fini de discuter.

La lampe frontale éclaire la pompe électrique qu'il amorce à la main. Une mécanique qui fait largement plus que ses 40 printemps. «Nous puisons l'eau directement

«Ça ne sert à rien de perdre du temps sur une machine et de risquer toute la récolte»

Xavier Moret, arboriculteur



dans la nappe phréatique. Le puits descend à une dizaine de mètres sous les cultures. La pompe envoie ensuite cette eau dans les becs d'arrosage, qui surplombent les arbres.» C'est du moins le scénario souhaité. Là, la pompe refuse de s'amorcer. L'arboriculteur ouvre le coffre de sa voiture, s'empare d'une clé plate dans sa boîte à outils. «Le joint a sauté à cause de la pression», trépigne Xavier Moret avant de remarquer, amusé, qu'il s'adresse à des profanes. «C'est aussi ça notre job dans l'agriculture. Si on n'est pas un peu démerde...»

Course contre la montre

Le patron de l'exploitation termine d'amorcer la quatrième pompe du secteur du Capiro et son front luit sous les étoiles. Il insulte avec entrain les vannes rouillées et récalci-

trantes qui lui posent problème. «J'ai mal aux mains, c'est les cloques. Ça n'a l'air de rien, mais c'est pénible», souffle celui qui ne porte jamais de gants. Les 12 premiers hectares (sur 60 au total) sont maintenant protégés du froid grâce à l'arrosage. «L'eau est dispersée sur les fruits. Avec le froid, l'eau se transforme en glace. Cette transformation crée de l'énergie, donc de la chaleur. C'est cette chaleur qui protège le fruit du gel extérieur.» Soigner le mal par le mal donc.

2 h 10, négatif de 1 degré. Xavier Moret appelle son fils Julien à l'aide. Ils se répartissent par téléphone les parcelles à protéger. Une des pompes semble poser de sérieux problèmes à Julien Moret. «Je n'arrive pas à ouvrir la vanne, j'ai peur de la briquer. Tu pourrais aller me chercher une pince?» demande le fils. Le jugement du père est

sans appel: «Je n'ai pas le temps. Il faut allumer les autres parcelles, sinon tout est foutu. Ça ne sert à rien de s'éterniser sur une machine et de risquer toute la récolte.» Durant les deux nuits précédentes, deux hectares d'abricots ont déjà été détruits par le gel. L'enjeu est de taille.

Le stress a remplacé la suie

Le plus dur pendant la lutte, c'est d'être partout et tout le temps à la fois. Plus tôt dans la journée, entre un passage chez le garagiste et la réparation d'un système de pompage, Xavier Moret racontait comment le métier a changé depuis son enfance. «Dans les années 1970, mon père cultivait 1500 abricotiers. On travaillait avec des échelles et des

Suite en page 12

Publicité

Le Matin Dimanche

ÉVÉNEMENT

Salle CO2 - 26 et 27 mai

Théâtre du Crochetan - 1^{er} et 2 juin

Théâtre du Passage - du 6 au 11 juin

Location : www.marie-therese.ch

BULLE

MONTHEY

NEUCHÂTEL

Pierre Naftule et Joseph Gorgoni présentent

MARIE-THÉRÈSE PORCHET

Vintage

LA TRUIE EST EN MOI!



Partenaire média

Contrôle qualité

Suite de la page 11

paniers. Pour réchauffer les vergers, on n'utilisait pas l'arrosage mais des bidons métalliques dans lesquels brûlait du mazout. Il fallait remplir les bidons à la main, depuis une citerne. C'était beaucoup plus de travail. Des méthodes archaïques et évidemment plus nocives pour les plantes et les humains. Une fumée noire planait sur la vallée au petit matin. J'ai le souvenir de ces nuits où mon père rentrait tout noir à la maison. Couvert de cette suie qui obstruait encore le nez et les oreilles des jours après la lutte. C'était des conditions extrêmes, impressionnantes.»

Alors que le regard du Valaisan scintille de nostalgie, son fils renchérit. «Aujourd'hui, la suie a été remplacée par le stress. En quarante ans, l'exploitation est passée de 20 à 60 hectares. Notre travail a été simplifié, mais il est réparti sur un plus grand territoire. L'arboriculteur est passé d'une fatigue physique à une fatigue mentale, il a plutôt mal à la tête qu'aux bras.»

«J'ai le souvenir de ces nuits où mon père rentrait tout noir à la maison, couvert de suie»

Xavier Moret, arboriculteur

Une fatigue mentale que père et fils ne gèrent pas de la même manière. «Je suis un manuel perfectionniste, glisse le chef de culture âgé de 30 ans. Les soirs de veille, je parque mon pick-up prêt au départ. En me couchant, je sais que j'ai passé la journée à préparer la lutte dans les moindres détails. Je sais que tout est en place. Si j'ai oublié quelque chose, je ne dors pas, c'est ma grande faille. Je ne dirais pas que c'est du stress, mais plutôt l'excitation de réussir. La lutte est un challenge. On sait d'avance que ce sera dur, mais on s'arrange pour mettre toutes les chances de notre côté», détaille le solide jeune homme, confiant.

Xavier Moret ne vit pas la situation de la même manière. «Je suis un impulsif. Ce n'est pas volontaire, mais je sais que je mets la pression à mon équipe, en surveillant le moindre détail. Même si je n'interviens pas tous les jours, durant la période de Pâques, je programme un réveil à chaque heure de la nuit. Lorsqu'on est proche de la pleine lune, comme c'est le cas à Pâques, le risque de gel est d'autant plus grand. Ce sont les finances annuelles qui se jouent cette semaine. Pas seulement mes revenus, mais également ceux de mes employés. On parle de centaines de milliers de francs. Cette exploitation, c'est quarante ans de ma vie. C'est ma passion.»

Dans le vif du sujet

Retour sur le terrain. L'heure tourne au milieu de la nuit. «Je suis vers le poulailler, et toi?» demande Julien Moret à son père, au téléphone. «Je suis vers les moutons, je descends la canto.» «OK, je t'attends vers le passage à niveau pour te filer les clés de la Moderna.» Il est 2 h 50 et, malgré le gel, le langage est fleuri. «On parle en code avec les années. Ça ne doit pas vous dire grand-chose, mais il y a tellement de parcelles à couvrir qu'on est obligé de trouver des repères», s'amuse Xavier Moret. La Moderna? C'est une parcelle où un vieux tracteur actionne une pompe.

Un peu moins de la moitié des cultures ne sont pas encore protégées du froid et la situation est de plus en plus «gélive», comme disent les Moret. «Il faut se décourager, j'ai besoin que ça tourne», lance le père à son fils avant de téléphoner à deux employés pour du renfort. La voiture file de nouveau entre les arbres. Par intermittence, l'eau des arroseurs tombe sur le pare-brise ou par la fenêtre ouverte du conducteur. «On est dans le vif du sujet», se régale le directeur.

Il roule en effet fenêtre baissée. Et ce n'est pas pour rien. L'arboriculteur expérimenté tend l'oreille, afin de vérifier que les jets sont enclenchés. De temps en temps, il passe la tête hors du véhicule, scrute les branches des saules, ou les drapeaux, pour estimer la force du vent. «Cette semaine est incroyable, je n'ai jamais vu ça. Le vent froid est descendu des montagnes pour se déposer en une couche sur la plaine. En quarante ans, c'est la première fois que j'observe ce phénomène de manière aussi intense.» S'il est attentif au vent, c'est que ce dernier a son importance pour l'arboriculture. «Il brasse les couches d'air plus froides au sol et plus chaudes en altitude. Le vent permet donc de réchauffer naturellement l'ensemble des arbres. Tu as beau être le champion de l'allumage de pompe, sans ces connaissances, tu es raide!»

Et là où le vent ne souffle pas, la famille Moret a installé des canons à gaz. Ils propulsent de l'air à 100 degrés sur un rayon de 60 mètres, au ras du sol. Bien moins bucoliques que les emblématiques chaufferettes (sorte de bougies que l'on allume près des troncs) mais diablement plus efficaces. «Pour moi, les bougies n'existent plus, tranche Julien Moret. Nous évitons un maximum de les utiliser. Le matin, elles laissent cette fumée noire sur la plaine et ça énerve les gens. Mais je suis conscient que tout le monde n'a pas les moyens d'investir dans des canons à gaz (ndlr: ils coûtent 8000 francs pièce).» Les méthodes changent, tout comme les mentalités.

Le fruit du labeur

La fin de la lutte approche. Les mains sont noires, à cause des pompes en alu que l'on a actionnées durant des heures. Les yeux cernés, épuisés par ces centaines de kilomètres parcourus dans la nuit. Seul le moral n'est pas en berne, malgré un dernier souci nocturne. Un système de pompage refuse de démarrer, condamnant au froid une parcelle de 4000 m². «Cette parcelle a déjà souffert les deux nuits précédentes», explique le patron, yeux baissés. Il s'empare d'une inflorescence (grappe de fruits naissants) et dégage un couteau suisse. Il tranche les fruits en deux, les uns après les autres. Le constat est sans appel. La graine noire témoigne des ravages du gel. Les fruits sont morts. «Le vent reprend, on peut encore espérer que quelques abricots seront sauvés dans ce verger.» Derrière l'optimisme, on perçoit une inquiétude, une déception. Malgré la lutte acharnée et trois heures de sommeil par nuit, les pertes sont là. Le Valais produit un peu plus de la moitié des abricots qui seront consommés en Suisse cette année. Un poids que les arboriculteurs portent sur les épaules au printemps et dont les retombées se soupèsent dans le porte-monnaie à l'automne. «Le juste prix des produits agricoles? Il est difficile à estimer quand on voit tout ça, non?» Xavier Moret esquisse un sourire rêveur. ●

La température chute et les machines font la grimace. Xavier Moret s'improvise mécanicien sur pompe électrique.

Allumer les chaufferettes prend du temps. Certains arboriculteurs utilisent encore exclusivement cette méthode.

La famille Moret a investi dans des canons à gaz. Alimentés par quatre bonbonnes, ils diffusent de l'air chaud dans un rayon de 60 mètres.

Au petit matin, Julien (à g.) et Xavier Moret contrôlent l'efficacité de leur lutte contre le froid en vérifiant que les noyaux des fruits ne soient pas noirs, donc gelés.



Il existe trois méthodes pour vaincre le froid dans un verger

L'arrosage C'est aujourd'hui la technique la plus répandue en Valais. «C'est avec la modernisation des vergers opérée sur notre exploitation à la fin des années 1970 que nous sommes passés à l'aspersion des cultures», commente Xavier Moret. Le principe de l'arrosage se base sur un phénomène physique. La création de glace sur les plantes dégage de l'énergie et produit donc une couche de chaleur autour du fruit, qui le protège du froid. Il existe deux types d'arrosage, au-dessus des plantations et au niveau du tronc. La seconde solution permet au dégagement de chaleur induit par le processus de gélification de l'eau d'être brassé par l'air ambiant et ainsi d'augmenter la température de 1 ou 2 degrés.

Les chaufferettes Anciennement, il s'agissait de barils où l'on brûlait du mazout. Aujourd'hui, les

chaufferettes sont des bougies de paraffine, qui ont une durée de vie d'environ sept heures et coûtent 15 francs pièce. Il s'agit de la plus vieille méthode, qui est aujourd'hui décriée, notamment car les jeunes agriculteurs la jugent trop peu écologique.

Les canons à gaz Ce sont les derniers arrivés sur le marché. La méthode est efficace mais coûteuse. Les canons, qui tournent sur eux-mêmes, diffusent de l'air à environ 100 degrés dans un rayon de 60 mètres. Ils sont alimentés par cinq grosses bonbonnes. «Chaque canon coûte 8000 francs. Quant à l'utilisation, elle est difficile à chiffrer, car elle varie en fonction de l'utilisation. Mais, à la louche, je dirais qu'il faut compter 2000 francs par hectare et par nuit», estime Xavier Moret, qui possède une quinzaine de ces canons.

La vigne aussi a été durement touchée par la vague de froid

► Outre l'industrie du fruit, c'est également celle du vin qui a fait les frais de cet épisode de froid en Valais. Les autorités valaisannes informaient jeudi dans un communiqué que «le premier épisode de gel de printemps a durement frappé le vignoble valaisan. L'Office de la viticulture a procédé aux premières estimations des dégâts après la nuit du 18 au 19 avril avec des températures largement négatives. Plus de 550 hectares de vignoble seraient fortement endommagés. Les vignes de plaine et de bas de coteaux ont été fortement touchées. Le débourrement précoce et les températures particulièrement basses expliquent l'ampleur des dégâts. La deuxième nuit du 19 au 20 avril a été encore plus froide, généralisant les



Plus de 550 hectares de vignes ont été touchés par le gel en Valais. A. Boureau/Biosphoto/AFP

dommages sur l'ensemble du vignoble de Martigny à Viège.» Le communiqué rappelait que l'Office des améliorations structurelles peut apporter une aide financière aux vignerons touchés. Parmi ces aides, «des crédits sans intérêt peuvent être obtenus pour la reconstitution du capital plant». En Suisse centrale, les vignerons ont également perdu une bonne partie de leur récolte. Jusqu'à 90% des vignes en fleur sont mortes, d'après Beat Felder, responsable de la viticulture en Suisse centrale. Depuis 1998, il n'y a jamais eu autant de dégâts, a-t-il déclaré à la télévision régionale Tele 1. Ces derniers se traduiraient par un manque à gagner d'environ 3 millions de francs, a précisé M. Felder à l'ATS.